Rhapsodie sur le grand Peng, avec préambule

Rui Zhang

▶ **To cite this version:**

Rui Zhang. Rhapsodie sur le grand Peng, avec préambule. Impressions d'Extrême-Orient, 2020, 10.4000/ideo.1386 . hal-03908153

HAL Id: hal-03908153
https://hal.science/hal-03908153

Submitted on 20 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Impressions d'Extrême-Orient

Impressions d'Extrême-Orient

11 | 2020
Variations littéraires sur nos amis les animaux

Rhapsodie sur le grand Peng, avec préambule

L'oiseau fabuleux Peng chez Li Bai

Rui Zhang

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ideo/1386
DOI : 10.4000/ideo.1386
ISSN : 2107-027X

Éditeur
Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est offert par Institut National d'Histoire de l'Art

Institut national d'histoire de l'art INHA

Référence électronique
Rui Zhang, « Rhapsodie sur le grand Peng, avec préambule », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 11 | 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 28 novembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/ideo/1386 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ideo.1386

Ce document a été généré automatiquement le 14 février 2021.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

Rhapsodie sur le grand Peng, avec préambule

L'oiseau fabuleux Peng chez Li Bai

Rui Zhang

L'oiseau fabuleux Peng chez Li Bai, l'immortel banni sur terre[1]

1 Le Peng 鵬, immense être ailé dont la transformation fabuleuse et l'envol fougueux ouvrent le premier chapitre du *Zhuangzi* 莊子[2], est sans doute la créature la plus extraordinaire jamais dépeinte par le penseur taoïste du VI^e^ siècle avant notre ère, Zhuangzi. Il est, d'après Robert Allinson[3], « le mythe central » du *Zhuangzi*. Depuis, le Peng, par sa magnificence hors pair, est devenu une métaphore littéraire qui durant des siècles a fasciné les lettrés chinois, et nourri leur imagination.

2 Dans le premier passage de cet ouvrage, la métamorphose de l'oiseau-poisson est décrite comme suit :

> Il est dans les brumes de l'océan Septentrional un immense poisson, long de je ne sais combien de milliers de lieues, nommé K'ouen. Le K'ouen se métamorphose en un oiseau appelé P'eng, dont le dos mesure des milliers et des milliers de lieues. Le P'eng, dans un élan furieux, prend son essor, déployant des ailes plus vastes que les nuages qui flottent dans le firmament. Profitant de la marée, il s'élance pour migrer jusqu'aux confins de l'océan Méridional — l'Étang Céleste.[4]

3 Li Bai 李白 (701-762), le prince de la poésie chinoise, se montre charmé par la manière grandiose de l'oiseau fabuleux, qu'il se figure comme un frère spirituel. À différentes époques de sa vie, il lui rend hommage dans des textes poétiques, à travers lesquels il exprime ses ambitions, politiques ou littéraires, ses aspirations, ou encore, ses désillusions.

4 Poète chinois parmi les plus traduits en langues étrangères, Li Bai est pourtant négligé en tant qu'auteur de *fu* 賦 (rhapsodie). Sous cette forme poétique dont l'essor remonte à la dynastie Han (206 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.), le poète a toutefois créé des merveilles. La

« Rhapsodie sur le grand [oiseau] Peng », (« Da Peng fu » 大鵬賦), l'un de ses *fu* les plus connus, n'a jamais été traduite en français, alors même qu'elle figure en tête de ses différents recueils complets en langue chinoise.

5 L'image du Peng a manifestement laissé son empreinte sur la personnalité de Li Bai. Celui-ci composa une première version de la rhapsodie consacrée au Peng à l'âge de vingt-cinq ans, à la suite de sa première rencontre avec le maître taoïste Sima Chenzhen 司馬承禎 (Ziwei 子微) en 725. Le poète venait de quitter sa terre natale pour aller à la découverte du monde extérieur. Jeune, audacieux et décidément ambitieux, il ne doutait pas que, tout comme la voûte céleste avait accueilli le Peng, un avenir brillant l'attendait. L'œuvre est marquée par la force de son imagination et de sa vivacité.

6 S'il est évident que Li Bai puise son inspiration dans le conte de Zhuangzi, l'image du Peng conçue par le poète ne suit pas scrupuleusement celle décrite par le maître taoïste, quelle que soit la similitude de leur magnificence. Pour s'élancer dans les cieux, le Peng de Zhuangzi doit prendre appui sur le mouvement de l'océan ou sur le soulèvement d'une tornade, son allure, quoiqu'impétueuse, ne lui permet pas un envol libre de toute dépendance, « si les couches d'air superposées n'étaient pas assez denses, elles n'auraient pas la force de porter des ailes aussi immenses que celles de l'oiseau P'eng »[5]. Par conséquent, le Peng n'évoque pas l'idéal taoïste le plus élevé pour Zhuangzi. Tandis que dans la rhapsodie de Li Bai, l'oiseau géant incarne une liberté suprême — « vers le haut il effleura les cieux sans limites, vers le bas il couvrit la terre sans bornes » — mais aussi, s'élevant au-dessus des préoccupations ordinaires, la créature mythique est le symbole d'une volonté d'aller au-delà, d'élargir son esprit et d'accomplir son être.

7 Pour mettre en relief le caractère distinctif du Peng, Li Bai le confronte avec d'autres oiseaux légendaires : l'oie jaune, le phénix, le corbeau solaire à trois pattes, l'oiseau du ressentiment Jingwei, le coq céleste ou encore l'oiseau maritime Yuanju. Malgré leur nature divine, ceux-ci soit s'assujettissaient au gré des immortels, soit se laissaient dominer par leurs propres passions, soit encore se réduisaient à un objet de culte — car même la vénération peut être une forme dissimulée d'oppression, dans la mesure où l'être vénéré *sert* de gré ou de force d'objet de culte. Rappelons-nous l'anecdote de Zhuangzi :

> Zhuangzi pêcha au bord du fleuve Pu, deux envoyés du roi de Chu vinrent le saluer en disant : « [Le roi] souhaite vous charger [des affaires] du pays ». Zhuangzi tenait sa canne à pêche sans les regarder, puis répondit : « J'ai entendu dire que dans le royaume de Chu, une tortue divine avait vécu trois millénaires avant d'expirer, que le roi l'enveloppa de tissu, l'insérer dans une boîte de bambou puis la déposa au haut de la salle du temple ancestral. La tortue aurait-elle préféré mourir en laissant sa carapace pour être vénérée, ou aurait-elle préféré vivre en traînant sa queue dans la boue ? Les deux ministres répondirent : « [Elle] devait avoir préféré vivre en traînant sa queue dans la boue ». « Alors partez ! fit Zhuangzi, Je vais traîner ma queue dans la boue. »[6]

8 Aussi le poète, héritier spirituel du penseur taoïste, s'apitoie-t-il pour le destin de l'oiseau Yuanju en l'honneur duquel on lève sa coupe, de même qu'il considère comme honteuse la docilité de l'oie jaune et du phénix. Le premier est sujet à la volonté des mortels, tandis que les seconds à la grâce des dieux. Ce n'est pas aux oiselets ordinaires que le poète reproche la petitesse d'esprit, mais aux oiseaux divins, qui auraient été semblables au Peng, qui pourtant ne lui sont nullement comparables à cause de leur

servitude : « Ils ne pouvaient ni voyager sur de vastes étendues ni donner libre cours à leur cœur ».

9 Différents également des animaux mythiques ou légendaires qui se distinguent par leurs pouvoirs surnaturels, le Peng ne possède pas d'autres caractères extraordinaires que sa taille immense, sa transformation fabuleuse, et son essor fougueux, et tout cela dans la nature même de son être. Il ne cherche pas à exercer son pouvoir sur autrui — « Il n'avait nulle outrecuidance, et ne fut jamais rapace ni violent » — alors que les autres créatures divines, voire les dieux eux-mêmes, s'inclinent devant lui et lui rendent service : Le Dragon à la Chandelle lui éclaire le passage, le Dieu des éclairs lui ouvre le chemin ; à sa vue le Dieu des eaux est saisi d'effroi, et le Dieu des océans frappé de stupeur... La règle de domination-soumission semble renversée par le Peng.

10 Contrairement au Garuda[7], cousin lointain du Peng dans la mythologie hindouiste, qui entre en contact avec l'homme par le biais d'un personnage, l'oiseau géant chez Zhuangzi puis chez Li Bai paraît distant du monde humain. Il n'exerce pourtant pas moins une influence sur l'homme, étant donné sa valeur métaphorique. Symbole de la liberté et de la largeur d'esprit, le Peng suggère l'insoumission, mais aussi l'affranchissement des limites, et ce à travers une mise en parallèle du Peng avec d'autres animaux légendaires, à travers ses explorations infinies dans les cieux, et son attitude désinvolte vis-à-vis des dieux et des immortels, lesquels sont habituellement considérés comme les détendeurs du pouvoir du monde céleste.

11 Ceci dit, au lieu de mettre en lumière une relation animal-homme en général, le lien entre le Peng et Li Bai est plutôt intime, ou *individuel*, dans la mesure où l'oiseau géant se présente comme un autoportrait audacieux du poète lui-même.

12 Mais la magnificence du Peng décrite par Li Bai est telle, qu'en tant qu'incarnation de la liberté absolue, l'oiseau géant continue de subjuguer les lettrés postérieurs comme Xin Qiji 辛弃疾[8], qui s'identifient également à la créature fabuleuse lorsqu'ils connaissent des aléas dans leur carrière politique et hésitent entre « servir » ou « ne pas servir » la cour.

13 Il reste à souligner que l'image du Peng dans la conception de Li Bai est plus complexe. L'oiseau fabuleux évoque une double métaphore : outre la liberté absolue, il incarne aussi des ambitions élevées du poète. Le paradoxe semble évident, il s'explique pourtant par la nature composite des pensées de Li Bai : quoique profondément marqué par le taoïsme, il n'en reçoit pas moins l'influence du confucianisme. Fort conscient de son talent, il conçoit le dessein d'accomplir de grands actes dans la vie politique, avant de retourner au sein des monts et des eaux. Son ambition se manifeste dans le deuxième texte choisi.

14 Il s'agit d'un huitain heptasyllabique composé à une période légèrement antérieure à la première version de la rhapsodie. Le poète y révèle les ricanements des contemporains à son égard, semblables aux moqueries des moineaux envers le Peng. Ce poème fut adressé à Li Yong 李邕, lettré et grand calligraphe, qui était à l'époque administrateur de Yuzhou[9], où Li Bai lui rendit visite. L'attitude hautaine de l'officier aurait irrité le jeune poète qui, en guise de réplique, lui envoya cet écrit.

15 Le poème suivant est un huitain pentasyllabique, faisant partie d'un ensemble de cinquante-neuf pièces sous le titre d'« Air ancien » (« Gufeng » 古風). L'allusion à une ambition généreuse est plus manifeste : s'élevant jusqu'à quatre-vingt-dix mille lieues dans les cieux, l'oiseau ne songe pas à interrompre son vol.

16 À l'âge de quarante-deux ans, Li Bai fut convoqué à la cour, et se vit désigner académicien à l'Institut de la Forêt de Pinceaux[10] : il atteindra bientôt l'apogée de sa gloire. Avant son départ pour l'audience impériale, il composa un poème en guise d'adieux à sa famille à Nanling[11], dont le dernier distique, fort célèbre, est comme suit :

> Levant la tête vers le ciel, je pousse des fous rires en passant la porte,
> Des êtres comme moi peuvent-ils être des roturiers parmi les herbes folles ![12]

17 Mais le poète sera bientôt déçu. Li Bai, dont l'ambition était d'être conseiller du souverain comme les sages Guan Zhong[13] et Yan Ying[14] ont conseillé le royaume de Qi à la période des Printemps et Automnes, se rendit vite compte que l'empereur Xuanzong 玄宗[15] ne voyait en lui qu'un poète de cour. Il ne fallut pas longtemps pour qu'il se lassât de la vie palatine, fastueuse, mais monotone, où le poète était appelé à rimer pour l'agrément de l'empereur, ou à chanter la beauté de sa concubine favorite. S'adonnant à l'alcool, Li Bai ne répondit qu'à demi aux appels du souverain :

> Le Fils du Ciel le convoqua au bateau, en vain,
> Il dit : « Votre serviteur est l'immortel du vin ! »[16]

18 Comme le grand Peng qui refusa de rester docilement dans les douves de la résidence divine et de servir d'animal de compagnie ou de monture aux immortels, il ressentit le besoin de s'envoler pour retourner au sein de l'espace infini de la nature. Les monts et les mers le convoquaient :

> Vous faisant mes adieux, quand reviendrai-je ?
> Libérons pour le moment le cerf blanc[17] parmi les falaises vertes !
> Je me dois de partir à cheval pour visiter les montagnes renommées.
> Comment puis-je faire des génuflexions et servir la haute noblesse,
> puisque cela m'ôte la bonne humeur ![18]

19 Évidemment, l'esprit indomptable du Peng l'habitait toujours. Rappelons-nous que la « Rhapsodie sur le grand Peng » telle que nous la connaissons est une version réécrite par le poète quand il arriva à l'âge mûr. La première leçon du texte, « une œuvre de jeunesse », avait été rejetée, car elle « n'eût pas exprimé pleinement la grandeur de [son] aspiration ». On peut se demander si les deux huitains, dans lesquels le Peng suggère avant tout un idéal politique, n'auraient pas été composés avant la réécriture de la rhapsodie dans laquelle le poète a manifestement amplifié l'image de l'oiseau, en y projetant ses propres états d'âme.

20 Toujours est-il que l'espérance d'apporter sa part à l'architecture de l'empire n'était pas étouffée, Li Bai, comme la majorité des lettrés fonctionnaires, se trouvait constamment dans un entre-deux : « sortir du monde » (*chushi*), souhait d'origine taoïste, de se retirer des préoccupations mondaines pour rejoindre la nature, et « entrer dans le monde » (*rushi*), aspiration héritée du confucianisme, qui poussent les lettrés à s'engager dans la vie politique, à servir le souverain.

21 Le quatrième et dernier poème, considéré comme le dernier écrit du poète, donne l'image d'un grand Peng épuisé à mi-chemin de son voyage dans le firmament. L'oiseau magnifique, qui toujours était plein d'entrain et d'impétuosité sous le pinceau de Li Bai, se montre, pour la première et la dernière fois, « brisé ». Ce véritable chant du cygne est un soupir profond du poète sur son ambition et son destin contrariés.

22 La tombée de l'oiseau du plein suggère le désenchantement du poète, dont le destin se joint, d'une manière inattendue, mais pourtant présumable, à l'image d'un autre oiseau décrit par l'un des plus grands poètes français du XIX^{e} siècle :

Le Poète est semblable au prince des nuées,
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.[19]

Rhapsodie sur le grand [oiseau] Peng, avec préambule[20]

23 Naguère, étant à Jiangling[21], je rencontrai Sima Ziwei[22] au mont de la Terrasse Céleste. Il me dit que j'avais l'allure d'un immortel et l'ossature d'un taoïste, que j'étais capable de voyager aisément avec lui parmi les huit extrémités de l'univers. Ainsi, j'écrivis un poème intitulé « Le Grand oiseau Peng à la rencontre de l'oiseau Rare (Xiyou[23]) » pour élargir mon esprit. Ce poème se diffusait parmi mes contemporains, on le voyait parfois chez les hommes du commun. Je regrettai que ce fût une œuvre de jeunesse, qu'elle n'eût pas exprimé pleinement la grandeur de mon aspiration, aussi l'ai-je rejetée lorsque j'entrais dans la force de l'âge. Jusqu'à ce qu'un jour, en feuilletant le *Livre des Jin*, je lise l'« Hymne au grand Peng » de Ruan Xuanzi[24], dont mon humble cœur fit peu de cas. Je transcrivis alors à nouveau mon poème de mémoire. Il doit être assez différent de l'ancienne version. Je l'incorpore dès à présent dans mon recueil de manuscrits. Oserais-je le transmettre aux hommes de lettres ? J'espère seulement le montrer aux jeunes gens de ma famille.

24 Le poème dit :

25 L'immortel ancien Nanhua[25] découvrit le mystère du Ciel au Jardin de Laque[26]. Il prononça des discours éminents et grandioses comme les monts, émit des propos merveilleux et puissants comme les vagues, collectionna les anecdotes les plus étranges notées par Qi Xie[27], et parla de l'existence d'un poisson géant dans l'océan du Nord. Je ne sais sur combien de milliers de lieues s'étendait son corps, ce poisson avait pour nom Kun. Il se transforma en un grand oiseau, le Peng, tel un embryon prenant peu à peu sa forme. Il se débarrassa de sa nageoire dorsale sur l'île maritime et étendit ses ailes jusqu'à la porte céleste. Il se lava dans le courant printanier de la mer Bo[28] et se sécha sur le mûrier du soleil levant[29]. Il déploya sa magnificence entre le ciel et la terre, et s'élança sur la cime du mont Kunlun. Chaque battement de ses ailes provoqua une tempête ténébreuse de fumée et de sable. Les Cinq monts[30] par lui furent ébranlés, les cent fleuves débordèrent et se répandirent partout.

26 Il s'avança vivement vers la terre épaisse et s'éleva dans l'éther ; traversa les nuées et se précipita dans l'océan. Il provoqua des vagues d'une hauteur de trois mille lieues lorsqu'il s'élança, se hissant promptement jusqu'à quatre-vingt-dix mille lieues dans les cieux. Son dos dressé était semblable à l'allure dominante du mont Tai, ses ailes étendues soulevaient en tous sens de longs nuages. Selon qu'il se tournait à gauche ou à droite, le ciel devenait subitement couvert ou dégagé. Traversant l'immensité spatiale, il s'envola avec force, jusqu'à arriver à la porte céleste imposante et solennelle. Il remua le chaos de l'univers, ameuta les tonnerres et les foudres. Le septentrion se retourna et le ciel s'agita. Les montagnes tremblèrent et les mers furent renversées. Rien ne put combattre sa fougue ni ne put avec lui rivaliser d'impétuosité. On peut ainsi s'imaginer la vigueur de ses dispositions, se faire une idée de son apparence !

27 Ses pattes étaient entourées d'arcs-en-ciel, ses yeux reflétaient les rayons du soleil et de la lune. Il s'envola et tourna sur lui-même, ouvrant et refermant ses ailes avec vivacité.

Lorsqu'il souffla de l'air, dans les quatre orients des cieux se formèrent des nuages ; lorsqu'il répandit des plumes, sur mille lieues de la terre tourbillonnèrent des flocons de neige. Depuis l'extrémité du désert septentrional, il voulut aller jusqu'à la pointe des étendues méridionales. Agitant des deux côtés ses ailes robustes, il poussa droit devant lui telle une bourrasque. Le Dragon à la Chandelle[31] éclaira toutes choses, les éclairs lancèrent des coups de fouet pour lui ouvrir le chemin. Les Trois monts[32] à ses yeux devinrent des morceaux de pierre, les Cinq lacs[33] se réduisirent à des verres d'eau. À ses mouvements répondait la force divine, dans ses pérégrinations fut accompli le principe de la nature (Dao). Le duc de Ren[34] en le voyant abandonna la pêche à la ligne, les Youqiong[35] n'osèrent vers lui bander leurs arcs. Nul ne put faire autrement que de rejeter la canne et lâcher la flèche, et de soupirer longuement en regardant vers le ciel.

28 Sa manière vigoureuse était grandiose et spectaculaire, son immensité voilait le fleuve céleste. Vers le haut il effleura les cieux sans limites, vers le bas il couvrit la terre sans bornes. Pangu[36], qui séparait le ciel de la terre, le rencontrant, ouvrit grand les yeux ; Xihe[37], adossée au soleil, s'exclama. La splendeur [du Peng] remplissait les huit extrémités de l'univers, et dérobait la moitié des quatre orients. Lorsque son torse dissimulait le jour, on eût dit que l'univers était encore dans un état de chaos ténébreux. Soudain il s'élança en virevoltant, aussitôt les brouillards se dissipèrent et les crépuscules se répandirent.

29 Six mois de vol l'amenèrent au bord de l'océan, où il prit du repos. Soudain ses ailes éclipsèrent le soleil, il prit [de nouveau] son essor ; lorsqu'il descendit [son corps géant] fut comme suspendu depuis le ciel. Il reposa dans de vastes champs infinis, et se plongea dans de grands lacs profonds. Là où son impétuosité se projetait, où le vent qu'il laissait derrière lui soufflait, les mers bouillonnèrent en tumulte et les montagnes s'éparpillèrent en désordre. Tianwu (Dieu des eaux) fut saisi d'effroi, Hairuo (Dieu des océans) fut frappé de stupeur. La tortue géante qui fit de la montagne son chapeau à sa rencontre recula et s'enfuit, la baleine colossale qui bondit sur la mer se précipita dans les profondeurs. L'un se retira dans ses écailles, l'autre abaissa ses ailerons, aucun n'osait regarder [Peng], même en secret. Moi non plus je me n'attendais pas à une telle force divine et merveilleuse, sans doute s'agit-il là d'une œuvre de la création et de la transformation [de la nature].

30 Comment pourrait-on le comparer à l'oie jaune de Penglai[38], qui se vantait de son habit d'or et de son vêtement de chrysanthème ? Je dédaigne le phénix mystique du mont Cangwu[39], qui étalait son plumage aux rayures multicolores. Depuis qu'ils s'étaient soumis à la disposition des immortels, longtemps ils demeuraient dociles dans les douves de la résidence divine. Jingwei[40] tint assidument dans son bec des bûches [pour remblayer la mer de l'Est], Yuanju[41] s'affligea chaque fois qu'on levait un verre en son honneur. Le coq céleste annonça l'aurore sur le pêcher divin, le corbeau à trois pattes[42] rayonna dans le Soleil. Ils ne pouvaient ni voyager sur de vastes étendues ni donner libre cours à leur cœur. Aucun n'était semblable au Peng, libre de toute contrainte ; aucune espèce ne lui était comparable. Il n'avait nulle outrecuidance, et ne fut jamais rapace ni violent. Chaque fois, il avançait ou s'arrêtait en suivant les circonstances. Il méditait sur l'essence du Dao (principe de la nature) pour estimer sa longévité, absorbait l'air originel afin de se rassasier. Il folâtrait dans la vallée du soleil levant en tournoyant sereinement, il parcourait l'île Yan (chaleur), quel enjouement !

31 Bientôt l'oiseau Rare le vit et lui dit : « Que vous êtes grandiose, Peng ! Quelle joie ! Mon aile droite dérobe l'extrémité du couchant, mon aile gauche couvre la terre déserte du

levant. Je franchis les chaînes des montagnes terrestres et décris des cercles dans la trame céleste. Je fais mon nid de l'indistinct et de l'indéfini, mon champ du vide et du néant. Je vous invite au voyage, vous et moi envolons-nous ensemble ! » Peng y consentit, et l'accompagna joyeusement. Les deux oiseaux s'élevèrent jusqu'à l'étendue primitive de l'univers, cependant que moineaux et hirondelles les raillaient vainement depuis leurs enclos étroits.

À Li Yong[43]

32 Le grand Peng avec le vent s'élance,
Il monte avec un vent tourbillonnant jusqu'à quatre-vingt-dix mille lieues.
Que le vent cesse, que l'oiseau chute,
Il peut encore bouleverser les eaux des océans.
Les contemporains jugent mon ton étrange,
Et ricanent en écoutant mes fortes paroles.
Même Confucius[44] considérait la jeunesse avec respect,
Un brave homme peut-il dédaigner les jeunes gens ?

Air ancien[45]

33 Il y a dans l'océan septentrional un poisson géant,
Dont le corps s'étend sur plusieurs milliers de lieues.
Lorsqu'il redresse la tête, trois monts de neige jaillissent,
Lorsqu'il s'allonge, il engloutit l'eau de cent fleuves.
Lorsqu'il s'élance en suivant le mouvement des flots,
Le vent qui se lève fait voir sa puissance.
Je le vois parcourir les cieux,
Jusqu'à quatre-vingt-dix mille lieues sans s'arrêter jamais.

Chanson au terme du chemin[46]

34 Le grand Peng s'envolait, étendant ses ailes sur les huit extrémités de l'univers,
Brisé en plein ciel, la force lui manqua, hélas !
Le souffle qu'il laisse derrière lui remuera dix millénaires,
Il voyage près du mûrier solaire, son habit accroché aux branches.
Les hommes venus après lui ont transmis sa geste,
Confucius n'étant plus, qui nous pleurera ?[47]

NOTES

1. *Zhexiangren* 謫仙人, désignation dédiée à Li Bai par He Zhizhang 賀知章 (vers 659-774), grand poète, haut fonctionnaire, figure de proue du monde littéraire de l'époque.
2. *Zhuangzi* 莊子 est un recueil essentiel du taoïsme à travers lequel nous sont parvenues les pensées du penseur Zhuangzi, dont le vrai nom était Zhuang Zhou 莊周 (vers 369-286 av. J-. C.),

considéré comme penseur taoïste le plus important après Laozi 老子 (VI^e ou V^e siècle av. J.-C.) selon la tradition.

3. ALLINSON, Robert E., *Chuang-Tzu for Spiritual Transformation: An Analysis of the Inner Chapters*, New York: SUNY Press, 1989, p. 180.

4. Zhuangzi *ji shi* 莊子集釋, annoté et présenté par Guo Qingfan 郭慶番 (1844-1896), Beijing : Zhonghua shuju, (1961) 1985, p. 1. La traduction française est empruntée à Jean Levi, *Les Œuvres de Maître Tchouang*, Paris : Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2009, p. 13.

5. LEVI, Jean, *Les Œuvres de Maître Tchouang*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2009, p. 13.

6. GUO Qingfan, *Loc. cit.*, p. 603-604.

7. Le Garuda est un homme-oiseau fabuleux de la mythologie hindouiste. Dans le bouddhisme, il est la monture du dieu Vishnu. Lorsque l'oiseau géant fut introduit en Chine avec les textes bouddhiques, il fut rapproché du Peng en prenant certains de ses traits, pour devenir enfin le *Da Peng jinchi niao* 大鵬金翅鳥 (Grand Peng aux ailes dorées).

8. Xin Qiji 辛弃疾 (1140-1207), grand poète des Song du Sud (1127-1279), célèbre par ses poèmes chantés (*ci* 詞).

9. Actuelle ville de Chongqing 重慶.

10. Institut de la Forêt de Pinceaux, ou encore Académie Hanlin 翰林院, fut fondé par l'empereur Taizong 太宗 (599-649) comme un « collège d'études littéraires », mais, en réalité, il tint lieu de conseil secret de l'empereur. L'Académie s'institutionnalisa en 718 pendant le règne de l'empereur Xuanzong玄宗 (712-756) avec la charge de la mettre en forme des documents officiels.

11. Nanling 南陵, situé dans l'actuelle province de Anhui 安徽.

12. 仰天大笑出門去，我輩豈是蓬蒿人 in LI Bai, « Nanling bie ertong rujing » 南陵別兒童入京 (Faisant adieux à mes enfants à Nianling, je pars pour la Capitale), *Li Taibai quanji* 李太白全集 (Recueil complet de Li Taibai), annoté par Wang Qi 王琦 (1696-1774), Beijing : Zhonghua shuju, 2011, p. 635

13. Guan Zhong 管仲 (?-645 av. J.-C.), homme politique du royaume de Qi 齊, ministre du duc Huan de Qi 齊桓公 (?-643 av. J.-C., r. 685-643 av. J.-C.).

14. Yan Ying 晏**嬰** (?-500 av. J.-C.), ministre du duc Jing de Qi 齊景公 (?-490 av. J.-C.).

15. Li Longji 李隆基 (685-762) régna sous le titre d'empereur Xuanzong 玄宗 (r. 712-756). Son règne connut de 713 à 741 une ère de prospérité, mais fut également marqué par les troubles dit de An Shi (*An Shi zhiluan* 安史之亂) qui eurent lieu en 755, date à partir de laquelle le pouvoir impérial fut gravement affaibli.

16. 天子呼來不上船，自称臣是酒中仙。Voir DU Fu 杜甫 (712-770), « Yinzhong baxian ge » 飲中八仙歌 (Chanson des huit immortels du vin), in *Du shi xiangzhu* 杜詩詳註 (Recueil des poèmes de Du Fu avec annotations détaillées), annoté par Qiu Zhao'ao 仇兆鰲 (1638-1717 ?), Beijing : Zhonghua shuju, 1999, vol. 2, p. 83

17. Le cerf blanc est considéré dans la tradition chinoise comme un symbole de bénédiction. Ici, Li Bai s'en sert pour se désigner lui-même.

18. 别君去兮何時還？且放白鹿青崖間，須行即騎訪名山。安能摧眉折腰事權貴，使我不得開心顏！in LI Bai, « Mengyou tianmu yin liubie » 夢游天姥吟留別 (Chant sur la séparation après un voyage en rêve au mont Mère céleste), in *Li Taibai quanji* (Wang Qi, ed.), p. 605

19. Charles Baudelaire, « Albatros », dans *Les Fleurs du mal*, Paris : Poulet-Malassis et de Broise, 1861, p. 11-12.

20. « Da Peng fu bing xu » 大鵬賦並序 (Rhapsodie sur le grand Peng, avec préambule), voir LI Bai, *Li Bai quanji* 李白全集 (Recueil complet de Li Bai), annoté et présenté par Zhan Ying 詹鍈, Tianjin : Baihua wenyi, 1996, p. 3880-3904.

21. Jiangling 江陵 se trouve dans la province du Hubei 湖北, littéralement « Nord du lac », située au nord du lac Dongting 洞庭.

22. Sima Ziwei 司馬子微, ou encore Sima Chenzhen 司馬承禎 (639-735), un des plus grands maîtres taoïstes de l'époque, jouissant d'une haute considération à la cour impériale.

23. Xiyou 希有, littéralement « rare », est la désignation d'un oiseau légendaire qui figure dans le *Shenyi jing* 神異經 (Livre des merveilles divines), recueil de contes fabuleux attribué à Dong Fangshuo 東方朔 (154-93 av. J.-C.). L'oiseau y est décrit de la manière suivante : « Sur le Mont Kunlun [...] il y avait un grand oiseau, dont le nom était Xiyou. Face au sud, il étendait ses ailes, celle de gauche couvrait le Roi-père de l'Est, celle de droite couvrait la Reine-mère de l'Ouest. Sur son dos, il y avait un petit point dégarni de plumes, s'étendant jusqu'à dix-neuf mille lieues. Chaque année, la Reine-mère de l'Ouest montait sur son aile pour aller rencontrer le Roi-père de l'Est », voir LI Bai, *op. cit.*, p. 3882.

24. Ruan Xiu 阮修 (270-311), dont le nom social est Xuanzi 宣子, est un lettré des Jin de l'Ouest (266-316). Selon le *Livre des Jin* (*Jinshu* 晉書), épris du *Classique des mutations* (*Yijing* 易經) et de la philosophie de Laozi, il excella dans les « causeries pures » (*qingtan* 清談), à savoir les débats philosophiques de l'époque. Son poème sur le Peng, conservé dans le *Livre des Jin,* est un ensemble de seize vers tétrasyllabiques.

25. Zhuangzi fut déifié et se vit accorder le titre de *Nanhua zhenren* 南华真人, « Homme accompli de Splendeur du Sud », sous Xuanzong (r. 712-756) des Tang, en 724.

26. Jardin de laque, *Qiyuan* 漆園, est le nom du lieu où Zhuangzi occupait un poste insignifiant d'officier.

27. Selon le chapitre « Voyager sans contrainte » (« Xiaoyao you » 逍遥游) du *Zhuangzi*, Qi Xie 齊諧est la personne qui prit note de tout fait étrange ou extraordinaire.

28. La mer Bo, Bohai 勃海, est un golfe de la mer Jaune baignant une partie de la côte septentrionale de la Chine.

29. Le murier du soleil levant, ou l'arbre Fusang 扶桑, est le nom d'un arbre mythologique. Selon le *Livre des monts et des mers* (*Shanhai jing* 山海經), c'est là où se baignèrent les dix soleils. La légende dit que le soleil faisait son apparition au pied de l'arbre et grimpait le long de l'arbre pour se lever. Par la suite, le murier Fusang a été utilisé pour désigner le soleil et, à une certaine époque, le Japon.

30. Les Cinq monts ou Cinq montagnes sacrées, *Wu yue* 五岳, correspondant aux cinq points cardinaux chinois (y compris le centre) : le mont Tai dans le Shandong, le mont Hua dans le Shaanxi, le mont Heng (衡) dans le Hunan, le mont Heng (恆) dans le Shanxi, et le mont Song dans le Henan.

31. Selon le *Shanhaijing*, Zhulong 燭龍, Dragon à la Chandelle, appelé aussi Zhuyin 燭陰, était le dieu du mont Zhong. Il avait une physionomie de mi-homme mi-serpent, et la peau rouge. Son regard était le jour et la fermeture de ses yeux annonçait la nuit ; l'hiver était sa respiration et son aspiration l'été ; il ne buvait, ne mangeait, ni ne se reposait ; son corps s'étendant sur mille lieues se trouvait à l'est du Néant.

32. Les Trois monts, *San shan* 三山, connus également sous l'appellation de *San hu* 三壺, Trois pichets, désignent trois montagnes mythiques flottant sur la mer et dans lesquelles résident les immortels : le mont Fangzhang 方丈, le mont Penglai 蓬蘆 et le mont Yingzhou 瀛洲.

33. Les Cinq lacs, *Wu hu*五湖, se réfèrent aux cinq lacs dans les royaumes de Wu et de Yue (région au sud du fleuve Yangzi) de la Chine antique.

34. Ren gong 任公, ou encore Reng gongzi 任公子, Duc de Ren. Dans les « Choses extérieures » (Waiwu 外物) des « Chapitres divers » (Zapian 雜篇) du *Zhuangzi*, Maître Zhuang raconte que le duc Ren, s'équipant d'un hameçon et d'une canne à pêche gigantesques, et ayant comme appât cinquante bœufs, pêcha dans la mer de l'Est, jour après jour pendant un an, en vain. Jusqu'à ce qu'un jour, il attrapât un poisson géant dont la taille était suffisamment grande pour rassasier la

population entre l'est du fleuve Zhi jusqu'au nord du mont Cangwu, c'est-à-dire la région des provinces actuelles du Zhejiang et du Jiangsu.

35. Youqiong 有窮 est le nom d'une tribu dont les membres étaient connus pour leur adresse au tir à l'arc, sous la dynastie Xia 夏 (vers XXI^e^-XVI^e^ s. av. J.-C.). Selon la légende, lorsque les dix fils indisciplinés de Xihe 曦和 (Déesse de soleil) se transformèrent en dix soleils et brûlèrent impitoyablement la terre du haut des cieux, le chef de la tribu, Yi 羿, ou Houyi 后羿, en abattit neuf avec ses flèches.

36. Pangu 盤古 est un personnage de la mythologie chinoise présenté comme le premier être sorti du chaos originel, séparateur du ciel et de la terre, dont le corps géant donna, à sa mort, naissance au monde.

37. Xihe 曦和 est la Déesse du soleil. Selon la mythologie, elle conduit chaque jour le char solaire d'Est en Ouest, accomplissant ainsi la trajectoire du soleil dans le ciel.

38. Penglai 蓬蘲 est un mont mythique, lieu où les Huit immortels tinrent banquet.

39. Cangwu 蒼梧, qui signifie littéralement « Vieux firmiana simplex », est la désignation d'une montagne antique qui prend le nom de Terrasse des Nuées à partir du XVII^e^ siècle. La montagne, saluée comme un lieu divin, se situe dans l'actuelle province du Jiangsu.

40. Selon le *Livre des monts et des mers*, quand la fille de l'ancien roi Yan 炎帝 mourut d'une noyade fortuite dans la mer de l'Est, son esprit se transforma en oiseau Jingwei 精衛 (littéralement, « gardien de l'esprit »). Par ressentiment, l'oiseau prit dans son bec des cailloux et des branches du mont de l'Ouest et, jour après jour, les jeta à la mer de l'Est, dans le dessein de la combler.

41. Yuanju **鸛鶁**, oiseau maritime, selon le *Commentaire de Zuo* (*Zuo zhuan* 左傳) attribué à Zuo Qiuming (V^e^ s. av. J.-C.), l'oiseau fut vénéré comme une divinité dans le royaume de Lu 魯 lorsqu'il y fit son apparition.

42. Selon le *Huainan zi* 淮南子, recueil traitant de sujets divers, rédigés à l'initiative de Liu An 劉安 (179-122 av. J.-C.), le soleil abrite un corbeau à trois pattes. L'invention de l'oiseau légendaire est probablement basée sur l'observation des taches solaires par les Chinois de l'Antiquité.

43. « Shang Li Yong » 上李邕, voir *Li Bai quanji,* (Zhan Ying, ed.), vol. 8, p. 1364-1369. Li Yong (678-747), lettré et calligraphe de renom que Li Bai rencontra alors qu'il était administrateur de Yuzhou (act. Chongqing) entre 719 et 721.

44. Zhongni 仲尼, nom social de Confucius (environ 555-479 av. J.-. C.).

45. « Gufeng » 古風, voir *Li Taibai quanji* (Wang Qi, ed.), p. 114.

46. « Linlu ge » 臨路歌, voir LI Bai (Zhan Ying, ed.), *Loc. cit.*, vol. 7, pp.1231-1233. Li Hua 李華 (715-766), un contemporain de Li Bai, dit dans le « Préambule pour l'épitaphe de l'ancien académicien monsieur Li » (Gu Hanlin xueshi Li jun muzhi xu 故翰林學士李君墓誌序) que le poète « composa la « Chanson de l'agonie » avant de mourir ». Des historiens de la littérature pensent que la « Chanson de l'agonie » (« Linzhong ge » 臨終歌) n'est autre que cette « Chanson au terme du chemin » (« Linlu ge » 臨路歌), et que le deuxième caractère du titre actuel *lu* (chemin) est dû à une erreur de transcription.

47. Ce dernier vers évoque l'histoire de Confucius avec le *qilin* 麒麟, un autre animal composite fabuleux issu de la mythologie, considéré comme une créature de bénédiction et de sagesse qui n'apparaît qu'aux époques où règne la paix et la bonté. À en croire les anecdotes, cette créature mythique apparut avant la naissance et la mort de Confucius. Dans les *Annales des Printemps et Automnes* (*Chunqiu* 春秋), traditionnellement attribué à Confucius, il est noté qu'au printemps de la quatorzième année du règne du Duc Ai de Lu 魯哀公 (481 av. J.-C.) « [le Duc] attrapa un *qilin* à la chasse aux champs de l'ouest ». On dit que Confucius pleura à l'écoute de la nouvelle tout en s'exclamant : « Mon chemin touche à sa fin ! ». Le maître mourut deux ans plus tard, en laissant inachevées les *Annales*, interrompues sur le récit de la capture du *qinlin*.

AUTEUR

RUI ZHANG

Zhang Rui est doctorante à l'INALCO et membre de l'IFRAE. Ses recherches portent essentiellement sur la littérature et l'histoire lettrée de la Chine du haut Moyen Âge (III^e^-VI^e^ s.). Elle prépare depuis 2015 une thèse sur la poésie chantée (*yuefu* et *gexing*) de cette période sous la co-direction de Frédéric Wang et Valérie Lavoix. Elle est aussi membre de l'équipe éditorial pour le projet « Édition posthume des *Nouveaux chants pour terrasses de jade* de François Martin » sous la responsabilité de Valérie Lavoix et Michel Vieillard-Baron.